

HÉROS OBSCURS

18 H 553 : Récit et correspondance du sergent-major MARTINIÈRE (1864-1942): Don reçu et enregistré cette année sous la cote 18 H 553 / CHETOM.

En 1895, Edouard Martinière a 31 ans. Sans profession et avant d'atteindre la limite d'âge, il décide de s'engager dans les Troupes de la Marine, au 8^e Régiment d'Infanterie de Marine stationné à Toulon. Volontaire pour l'outre-mer, il prend part à l'expédition du Soudan et plus tard à celle du Tonkin. De cette dernière il nous livre un témoignage ou plutôt un éloge funèbre destiné aux « héros obscurs », tombés en Indochine dans l'anonymat le plus complet. Les monuments commémoratifs vont apparaître et se multiplier au début du XX^e, une fois le territoire pacifié.

Ce vibrant hommage raconte également comment le sergent-major Martinière a connu l'épreuve du feu. Ce passage saisissant montre aussi l'intensité des combats auxquels ont du faire face les marsouins et bigors. Envoyées « là où on meurt » selon le général Negrier, les Troupes coloniales acquièrent progressivement une belle renommée et gagnent, aux quatre coins du globe, leurs lettres de noblesse. Les reconnaissances, colonnes et opérations ont permis, comme le prouve cette lecture, d'apporter une grande cohésion dans l'Arme. La jeune génération, qui marche sur les pas de ses aînés, se reconnaîtra certainement dans ce récit. Le sergent-major Martinière est titulaire de la Médaille du Tonkin, de la médaille coloniale (agrafe Soudan) et de la Médaille militaire.

"Oh combien sont tristes les petites tombes blanches de Cochinchine ! Elles s'alignent là par milliers, auprès d'énormes bambous à l'ombre protectrice, qui lèvent vers un ciel couleur de plomb leurs cimes jaunies et couchent leurs racines dans un terrain détrempé par les pluies antidéluviennes qui ferment les beaux jours de l'année ! Qui les visite ressent une douloureuse tristesse à la vue de ces petits monuments mélancoliques où dorment de l'éternel sommeil tant de braves dont la mort a été inutile puisque la guerre au couteau qu'on appelle la Guerre du Tonkin dure depuis plus de quinze ans et nous a coûté des milliards. Triste ciel, triste soleil, qui n'est qu'un pâle reflet de lui-même, triste nature qui s'est montrée ingrate pour ces contrées d'Extrême-Orient et triste la mort qui attend là-bas nos braves petits soldats. De partout des inscriptions de Marine : M. Caporal clairon, H. Sergent, B. Lieutenant, A. Sergent Major, N. Capitaine Tirailleur Tonkinois, T. Trompette d'artillerie, Bac Ninh, et les noms succèdent aux noms, les grades se coudoient, les dates et les faits d'armes se suivent, les maladies implantent leurs griffes, et la liste des obscurs martyrs s'allonge ... s'allonge le grand rail de l'oubli,

tombe peu à peu sur ces noms, ces grades, ces dates et ces faits d'armes. Ils tombent comme des mouches en Cochinchine, au Tonkin, nos petits soldats de nos régiments de Marine, régiments de braves qui affrontent la mort et la chanson aux lèvres, qui fournissent tels des épis leurs têtes à la grande Faucheuse. Et les tirailleurs tonkinois, annamites, haoussas qui ne cèdent en rien en valeur et en bravoure à nos petits Marsouins, et aux marins des Compagnies de Débarquement. Que de gens envoyés à la mort dans ce pays



maudit, l'ennemi presque toujours invisible, lance deux ou trois cents sauvages, c'est le mot, contre une poignée de Français. Il n'y a pas de batailles rangées.

Le Tonkin ou la Cochinchine ne sont pas faits pour les spectateurs indifférents. mais ceux qui sont avides d'émotions, de dangers inconnus peuvent suivre pas à pas une expédition dans les hautes terres. Ils verront une vingtaine de soldats français tomber dans une embuscade tendue par trois ou quatre cents Pavillons-Noirs : des

prodiges de valeur s'accompliront sous leurs yeux et ils comprendront parfaitement les folies héroïques qui se déclarent quelque fois dans ces escarmouches, quand on aime sa Patrie. Voulez-vous un fait entre mille .. ?

Voici : on part à vingt hommes sous la conduite d'un sous-lieutenant et d'un sergent pour secourir un poste attaqué. On trouve des rizières inondées, ça grouille de multitudes d'animaux immondes; il règne une chaleur accablante, un homme boit malgré des ordres sévères, au bout d'un quart d'heure il se tord en proie à d'affreuses coliques. Le temps presse, encore quinze kilomètres à faire moitié dans l'eau et moitié dans la boue, on marche encore et toujours en avant, on rampe même.

Un grand terrain découvert à traverser, on avance avec précaution, et zim une balle siffle aux oreilles des soldats surpris, zim une deuxième, on se regarde, décidément les chinois sont de maladroits tireurs, personne n'est touché. Les bleus qui voient le feu ont des lueurs d'angoisse dans les yeux; anxieux, ils sondent du regard le rideau de bambous d'où partent les coups de feu qui font battre le coeur plus vite. "Si on les voyait au moins" pensent-ils. Puis au vingtième coup de feu ils ont presque le calme orgueilleux des anciens qui les blaguaient sur leur effarement qui a vite passé d'ailleurs. Le bruit strident cesse, il règne un silence épouvantable; rien ne bouge, tout semble plongé dans un sommeil léthargique et pourtant la mort plane sur cette troupe de braves.



C'est ce qu'ont compris l'officier et le sergent qui échangent des regards significatifs. Des mots terribles qui font palir jeunes et vieux, qui demeurent de roc quand même, voltigent de bouche en bouche parmi les soldats qui veillent, l'oeil au guet et le doigt sur la détente de l'arme. Embuscade, feu à volonté, vendre sa peau chèrement, "sûr qu'on la vendra le plus cher possible" murmure un jeune qui par curiosité lève la tête. Zim son képi tombe, troué par une balle. Mazette ils tirent mieux maintenant, tenons-nous bien et jouons serré. Quelques mouvements se dessinent au loin : un feu exécuté par les français les arrête. Et zim, et zim et les balles sifflent. On entend des cris féroces, ce sont les Pirates qui enhardis par le nombre se ruent en nuée sur le groupe.

Un quart d'heure après ils étaient deux cent, dix contre un, dont l'élan fut arrêté par un feu à volonté et une charge à la baïonnette. Effrayés des ravages causés par les petits lébel et de la résistance opposée par les petits Marsouins dont on ne peut pas facilement venir à bout, ils ont lâché pied poursuivis par les derniers coups de fusil des neuf survivants sur vingt français, laissant plus de soixante cadavres et des munitions.

De notre côté, sept morts et quatre qui râlent, dont l'officier, le sergent et X blessé, une balle chinoise lui ayant brisé sa baïonnette dont un tronçon lui pénétra dans le genou. Il faut aller chercher du renfort. Un nouvel embarras s'ajoute à cette situation déjà si précaire. On ne peut pas laisser

les morts et les mourants à la merci des fauves qui doivent rôder maintenant, attirés par l'odeur du sang; et non plus détacher quelques hommes pour aller chercher ce renfort désiré, ils risqueraient d'être tués en route et ceux qui resteraient pour la garde courraient le même danger.

On convient d'attendre le lendemain pour prendre une décision car voici la nuit qui va bientôt tomber. "Si on enterrait les morts ?" dit un soldat au sergent, un jeune garçon de vingt-trois ans au plus, qui soignait un peu sa blessure le faisant horriblement souffrir; et du doigt le soldat montrait une ancienne rizière à sec qui pourrait convenir.

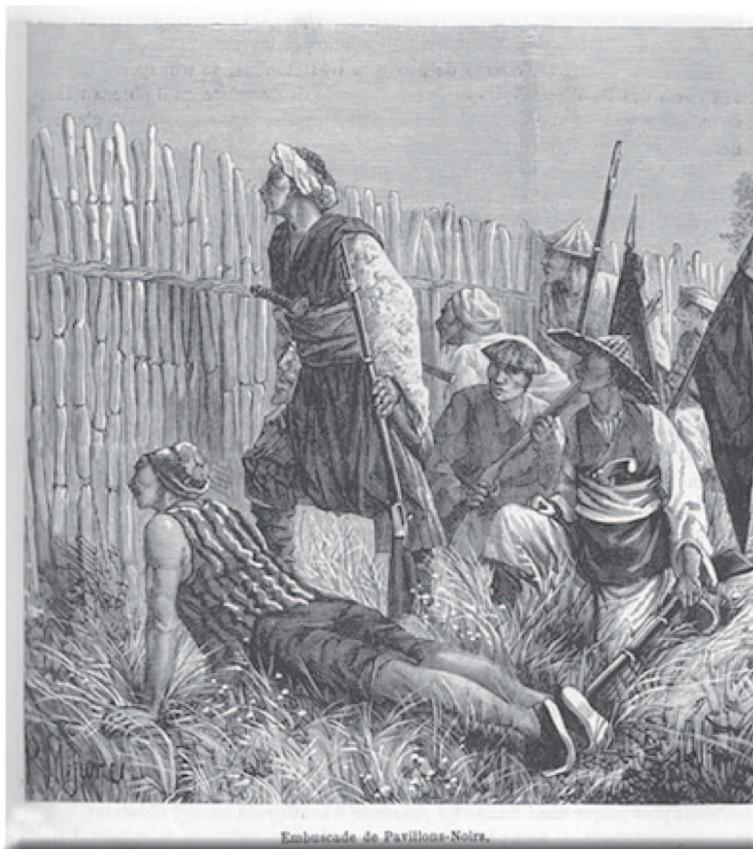
"Allez et faites ça avec vos camarades, quant à moi, je ne puis que les reconnaître avant de les ensevelir, je souffre trop".

Les quatre mourants ayant rendu le dernier soupir, ce furent onze cadavres qui défilèrent sous les yeux du sergent, qui, les yeux plein de larmes, disait leurs noms tout haut. Avec la crosse du fusil on ramena la terre puis on posa sur leurs fosses d'énormes pierres pour préserver ces pauvres corps de la dent du tigre et on attendit le lendemain. Lequel vit le sergent tout défait, grelottant de fièvre. Il fallait construire une civière pour le transporter. On arriva au poste de départ. Mais les médicaments et les soins manquants, il fut traîné de poste en poste

jusqu'à l'hôpital de Tuyen Quang mais le mal avait fait de grands ravages. On lui fit l'amputation qui réussit à merveille, le pauvre mutilé écrivait à ses parents une lettre touchante où se révélait une force de caractère et une énergie sans pareilles, pour les consoler et leur apprendre la triste nouvelle.

Huit jours plus tard les docteurs répondaient de lui et de sa guérison. Hélas dans la nuit du huitième jour un accès de fièvre se déclara; il rêva, il vit son père et sa mère pleurant et l'appelant. Dans ses efforts et ses débats il défit son pansement, une hémorragie se déclara et il rendit le dernier soupir quelques heures plus tard.

Et dire qu'ils sont comme cela, des milliers qui meurent chaque année dans nos colonies surtout au Tonkin. Que de familles en deuil, que de larmes versées et de prières dites en pensées sur les tombes lointaines des chers absents pour toujours. Un père et une mère pleurent leur fils, des soeurs un frère, une jeune fille un fiancé, ils ne sont pas tous oubliés. Non quelque fois la main d'un ami fidèle soulève le voile de l'oubli dans lequel semblait dormir pour toujours le nom du disparu et se fait un plaisir et un devoir de tirer de l'ombre celui qui de son vivant se rattachait à la promesse et aux grandes joies d'un même lien natal."



Embascade de Pavillons-Noirs.